

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 19 (1969)
Heft: 1

Artikel: Le comte de Zinzendorf et l'unité des chrétiens
Autor: Vittoz, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE COMTE DE ZINZENDORF ET L'UNITÉ DES CHRÉTIENS

« Peuple chrétien dispersé à travers l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et les îles de la mer, divisé en tant de religions, de sectes, d'opinions et de cérémonies, qu'es-tu devenu ? Tu es maintenant comme ces ossements d'Israël, qu'Ezéchiël a vus épars dans le champ du monde. Veuille Dieu ordonner qu'il y ait un bruit et un frémissement, que les ossements se rapprochent les uns des autres, et que se reforme le corps ».¹

L'intérêt de cette citation consiste en sa date : 1660. L'espérance d'une nouvelle unité chrétienne a hanté des hommes de toute tendance bien avant que notre génération la voie s'épanouir. Quand, en 1660, il écrivait à l'Eglise d'Angleterre et mentionnait sa vision, l'évêque Comenius se plaçait dans la tradition de l'Eglise qu'il servait, l'*Unitas Fratrum*, cette communauté née parmi les amis de Jean Huss, excommuniée et persécutée par l'Eglise romaine à travers la Bohême et la Moravie, mais en proie à une nostalgie et une espérance de l'unité qui ne devait plus la quitter.

L'*Unitas Fratrum*, l'Eglise morave, était-elle prédestinée à rencontrer le seul théologien du XVIII^e siècle qui fût capable de la comprendre et qui partageât ses vues ? Ou les idées de Zinzendorf ont-elles été façonnées par ce groupe de réfugiés auxquels il se lia dès l'âge de 22 ans ? Une chose est certaine : dans les quatre siècles qui séparent la mort de l'unité chrétienne en Occident de la naissance du mouvement œcuménique, il n'y a personne qui ait espéré et lutté pour la réunion des chrétiens comme l'a fait le comte de Zinzendorf.

C'est tout récemment qu'il a été « redécouvert » par des théologiens : Beyreuther en Allemagne, Lewis en Angleterre, Weinlick en

¹ AMOS COMENIUS : *An Exhortation of the Churches of Bohemia to the Church of England*, 1660. Cité par E. Barker dans *The Teacher of Nations*, Cambridge, 1942.

Amérique, Ruh en Suisse ¹. Mais l'ignorance ou la condescendance qui l'entourent généralement méritent que nous rappelions en quoi il fut « l'apôtre de l'unité » encore plus qu'il ne fut parmi les réformés l'apôtre de la mission lointaine.

De son vivant Zinzendorf était respecté dans le monde entier. Aimé par des Esquimaux, des Indiens et des Noirs, il fut appelé « le prophète de ce siècle » par Bengel, et « le plus grand théologien allemand depuis Luther » ². A l'aube du Réveil, Wesley lui demandait de prier pour lui.

C'est peut-être sa polyvalence qui nous a déroutés, son abondance qui nous a découragés. Nicolas Louis de Zinzendorf, comte de l'Empire avec tout ce que cela pouvait signifier de complications et de fatras au XVIII^e siècle, était tout à la fois poète et écrivain de cantiques, pasteur et professeur, missionnaire, théologien et politicien ecclésiastique. Mais ces charges, ces talents et ces activités n'étaient que la conséquence et le développement d'une dévotion simple, inflexible et totale pour l'Agneau de Dieu. « Je n'ai qu'une passion, c'est Lui, seulement Lui. » « Chercher des hommes, des femmes, pour que Jésus reçoive ceux qui l'aiment et que son royaume soit peuplé, voilà ma tâche », écrit-il ³.

Le fondement de sa foi est si simple qu'il en tire immédiatement une ligne de conduite qui deviendra sa préoccupation constante : créer entre toutes les Eglises une liaison basée sur leur amour commun du Seigneur. Elevé pieusement, étudiant de Francke à l'école piétiste de Halle ⁴, Zinzendorf ne connaîtra ni doute, ni révolte, mais vivra toujours en communion étroite avec le Christ. Il refusera même la discussion fouillée : « Le christianisme est la communion avec Christ, et par lui avec les autres hommes ; sans cette communion il ne peut y avoir de christianisme. » ⁵

¹ ERICH BEYREUTHER : *Der junge Zinzendorf*, Marburg, 1957. Zinzendorf, Reinbek, 1965. — A. J. LEWIS : *Zinzendorf, the ecumenical pioneer*, Londres, 1962. — J. R. WEINLICK : *Count Zinzendorf*, New-York, 1956. — HANS RUH : *Die Begründung des ersten Artikels bei Zinzendorf*, Zurich, 1967.

² A. L. DRUMMOND : *German Protestantism since Luther*, Londres, 1951.

³ *Nine Publick Discourses*, Londres, 1748.

⁴ Directeur du Paedagogium Regium de la ville scolaire de Halle, August Hermann Francke était à la fois un pédagogue fameux et un propagateur des idées de Spener, fondateur du piétisme. Dans ses *Pia Desideria* (1676), Spener appelait les chrétiens à vivre leur foi par un approfondissement spirituel, par l'évangélisation et par les œuvres. Le vaste internat de Francke devint une pépinière de piétistes. Puis le traité missionnaire de Leibniz, *Novissima Linica*, ouvrit les yeux de Francke sur le monde entier. Ce sont trois étudiants de Halle, Ziegenbalg, Plutschan et Grundler que — à la demande du roi du Danemark — Francke convainquit de partir pour l'Inde où ils ouvrirent la première station missionnaire en 1706 à Tranquebar.

⁵ Cf. note 3.

Trois ans d'études à Wittenberg ¹, puis des conversations avec d'éminents théologiens de diverses traditions ² (y compris l'archevêque de Cantorbéry et le cardinal de Paris) ne firent que confirmer sa certitude : toutes les Eglises avec leurs credo, leurs liturgies et leurs constitutions reposent sur une religion d'amour, une *Herzensreligion* à laquelle peuvent répondre directement tous ceux qui sont en communion avec le Christ, et qui les unit tous dans la même mission et la même soumission. Cette « religion du cœur » prend sa source dans la contemplation du Seigneur mourant sur la croix pour nos péchés. « Quand nos cœurs sont touchés par cette souffrance, écrit Zinzendorf dans ses *Maximes*, c'est le début d'une Religion universelle, dégagée de toutes disputes théologiques, et où un enfant même devient bientôt docteur. » ³

La formulation nous semble puérile. La foi vécue qui la sous-tend ne l'est pas. Zinzendorf en veut à la « méthode spéculative », certes, mais surtout par réaction contre l'orthodoxie luthérienne de son siècle, il s'en prend à sa sécheresse, à laquelle il oppose sa conception dynamique de la foi. Il ne nie pas que l'unité chrétienne doive avoir un fondement théologique, mais il a tendance à dire que la *Herzensreligion* est suffisante, tant il sent qu'elle est nécessaire pour *recevoir l'unité*. L'Agneau relie et unit tous les hommes qui, en face de la croix, se reconnaissent pécheurs. Tous les hommes sont réunis puisqu'ils bénéficient tous de la Passion. Ce que Visser 't Hooft reprendra inlassablement dans *The Pressure of our Common Calling* ⁴, Zinzendorf le dit déjà dans ses *Theologische Bedenken* ⁵ : l'unité dernière est en Christ, par-delà toute convention de doctrine, de constitution ecclésiastique et même de témoignage ; et l'unité en Christ détermine toutes les autres.

Si le comte est très sensible au scandale de nos séparations, il y voit d'abord pour cause l'autoritarisme humain, et non pas la critique théologique. Mais il ne condamne pas pour autant les diverses dénominations. Il les accepte même comme faisant partie de l'économie de Dieu, comme nécessaires pour incarner la diversité des grâces que Dieu a accordées aux hommes. Pour lui chaque Eglise est une école

¹ Zinzendorf vécut à Wittenberg de 1716 à 1719. Il y étudia le droit en vue d'une carrière officielle, mais semble surtout avoir fait de la théologie, avec le professeur Wernsdorf. A l'opposé de Halle dont la faculté de théologie était essentiellement piétiste, Wittenberg resta d'un luthéranisme orthodoxe. Dans un essai de conciliation de deux tendances, Zinzendorf envoya en 1718 à Lange de Halle un exposé des *Postulata facultatis Wittenbergensis*.

² A l'occasion d'une tournée des cours d'Europe où son rang voulait qu'il fût présenté aux grands de ce monde... en même temps qu'à quelques comtesses à marier.

³ *Maxims, Theological Ideas and Sentences*, Londres, 1751.

⁴ Londres, 1959.

⁵ Buedingen, 1742.

de sagesse qui a une contribution particulière à apporter au Corps du Christ. Il insiste sur le respect dû aux Eglises existantes et encourage chacun à rester fidèle à l'Eglise où il se trouve : « Le Sauveur n'est pas étranger au fait qu'il y a tant de dénominations, et même s'il nous était possible d'en réduire le nombre d'une unité, nous devrions d'abord nous demander s'il serait juste de le faire. Chaque dénomination possède un joyau, un éclair de vérité, ou un caractère valable, qui lui est propre. Dans la diversité des dénominations religieuses se cache une sagesse divine qu'aucun homme ne doit troubler » (*Theologische Bedenken*) ¹.

Cette idée, contestée à d'autres époques, fut à la base de la réflexion du Conseil œcuménique en formation : « Nous appauvrirons le service que nous devons à la communauté élargie si nous laissons les membres de nos Eglises devenir hésitants ou indéfinis, écrit l'archevêque Temple en 1944. Nous devons au contraire renforcer les liens de notre communion, en maintenant ce que nous avons reçu, tout en reconnaissant la valeur des dons que Dieu a aussi accordés à son peuple au travers de traditions différentes. » ²

* * *

Puisque l'Agneau est un avec son Eglise, la vision œcuménique de Zinzendorf ne considère pas l'unité comme un idéal à atteindre, mais comme un fait à utiliser et à révéler. L'unité des chrétiens existe, mais comment la redécouvrir et la manifester ? Telle est la question à laquelle veut répondre Zinzendorf en organisant ses amis d'une façon révolutionnaire. Il veut que les Frères — les réfugiés hussites, mais aussi les membres des divers groupes piétistes ou sectaires qui se sont trouvés attirés par son libéralisme religieux — forment un levain dans la chrétienté, un serviteur de toutes les Eglises. Pour cela son esprit fertile imagina ou revivifia une série de structures et d'expressions dont plusieurs méritent d'être rappelées : la litanie et le chant d'assemblée, l'agape, l'éducation, les textes bibliques journaliers, l'épiscopat, la communauté pèlerine (*Pilgergemeinde*) et la communauté disséminée ou société.

Zinzendorf connaissait bien le pouvoir unificateur du chant et il l'utilisa abondamment comme contribution à un témoignage commun de chrétiens de diverses traditions. Il composa un nombre vertigineux de cantiques. Il en improvisa à toutes sortes d'occasions. Il fut même mis à l'amende en Angleterre pour avoir violé le repos dominical par la composition d'un hymne ! Il institua le culte chanté, formé d'une succession ininterrompue de strophes, qui se perpétue aujourd'hui.

¹ Le même thème est repris en particulier dans les *Maxims*.

² W. TEMPLE : *The Church looks forward*, Londres, 1944.

Il publia la première collection systématique de cantiques allemands, et ses amis éditérent le premier psautier en langue anglaise ¹.

L'agape, ou repas fraternel, célébrée par l'Eglise primitive et les Eglises orientales, ne semble pas avoir touché les Eglises d'Occident. De toutes les formes de culte encouragées par Zinzendorf, c'est peut-être celle dont la portée œcuménique est la plus grande. Introduite à Herrnhut en 1727, l'agape fut adoptée et maintenue par toutes les communautés en rapport avec l'Eglise morave. Simple repas de café et pain, de limonade et biscuits ou de galettes et thé au beurre, suivant les pays et les climats, elle est accompagnée de chants, d'un message et de nouvelles personnelles. Elle exprime la communion entre chrétiens au travers de leur communion avec le Christ, mais n'a pas de forme liturgique ni de paroles d'institution pour éviter toute confusion avec la cène. A l'heure actuelle plusieurs théologiens étudient l'agape comme une expression œcuménique ². Puisque certaines Eglises se refusent à l'intercommunion et « barricadent la Table sainte », l'agape peut être le lieu où les Eglises divisées s'uniraient dans un acte communautaire d'adoration et de fraternité.

L'épiscopat a toujours été un instrument et un symbole de l'unité. Si Zinzendorf perpétua cette institution que les hussites avaient reçue des Vaudois du Piémont, c'est essentiellement parce que l'épiscopat facilitait les rapports avec les grandes communautés, luthériennes et anglicanes en particulier. Le cas est clair en Grande-Bretagne : si l'Eglise anglicane (dont, par parenthèse, la succession apostolique est au moins aussi fragile que celle des moraves) reconnaît l'Eglise morave comme orthodoxe, c'est à cause de cette vénérable institution ³. Précisons pourtant que Zinzendorf s'opposa avec la dernière vigueur à ce que l'évêque ait des attributions autres que spirituelles : « Si

¹ Il s'agit respectivement du *Choralbuch* édité à Herrnhut en 1736, et de *A Collection of the hymns of the Children of God*, Londres, 1754. Nous en avons vu les éditions originales au musée de la musique de Winston-Salem, aux Etats-Unis. On peut lire sur le sujet : D. M. McCORKLE : *The Collegium Musicum*, Winston-Salem, 1956. — *The Moravian contribution to American music*, id., 1962. — C. W. TOWLSON : *Moravian and Methodist*, Londres, 1957.

² Sur cet important sujet, on consultera en particulier : HEINZ MOTEL : *Zinzendorf als oekumenischer Theologe*, Herrnhut, 1942. — E. et L. GRAY : *Wilderness Christians*, Londres, 1963. — D. BAILLIE et J. MARSH : *Intercommunion*, Londres, 1952. — A. L. FRIES : *Distinctive Customs and Practices of the Moravian Church*, Bethlehem, Pa, 1949. — *The Catholic Times* a publié plusieurs articles sur le sujet depuis 1960. Envisagée comme signe d'unité œcuménique, l'agape a été proposée pour l'Assemblée œcuménique d'Upsal et a fait l'objet de divers rapports au Comité central d'Heraklion en 1967. Mais le Comité central s'est prononcé négativement.

³ Voir en particulier le *Report of the Lambeth Conference* des années 1907 (Report of the committee appointed by the Archbishop of Canterbury to consider the Orders of the Unitas Fratrum or Moravians), 1920 et 1930. Aussi : D. L. SAVORY dans *The Quarterly Review*, avril 1957 ; surtout : K. G. HAMILTON : *The Office of the Bishop in the Renewed Moravian Church*, Nazareth, Pa., 1954.

l'épiscopat morave dégénère jamais en une prélature, le Seigneur le détruira ¹. » En même temps, et toujours dans l'optique de l'unité, il imposa aux voyageurs, aux « pèlerins » et aux missionnaires de « reconnaître clairement l'autorité des évêques de l'Eglise établie dans le pays où ils seront témoins ². »

Tout grand seigneur qu'il fût, le comte fut toujours attiré par l'idée du pèlerin, et il parcourut un nombre incalculable de lieues à travers l'Allemagne, la Suisse, la Hollande et l'Angleterre. La « communauté pèlerine » était son état-major itinérant, organisant et accomplissant une campagne d'évangélisation et de témoignage interconfessionnel. Pour en être membre il fallait être prêt à « aller n'importe où, n'importe quand, pour n'importe quel travail au service de l'Agneau ³. »

Ces campagnes ne ressemblaient guère aux vastes réunions modernes, mais étaient systématiquement des visites à des Eglises et des familles, visites durant lesquelles des individus et des groupes pouvaient retrouver entre eux une communion grâce à l'Agneau. Elles délivraient un message de fraternité chrétienne beaucoup plus que de repentance personnelle. Comme dans les mouvements de réveil subséquents, la confession à laquelle appartenait l'auditeur ne jouait pas de rôle. La communauté pèlerine ne faisait que passer ; elle ne proposait aucun rite inédit, elle ne cherchait qu'à être une lampe dans un monde obscur et parmi les Eglises.

Certaines des personnes ainsi visitées et « réveillées » se groupèrent en *sociétés*. Le phénomène est original et il demandait une appellation originale. Zinzendorf préféra germaniser en *Societät* notre terme français plutôt que de désigner ces groupes comme Eglises ou communautés. Il ne voulait en faire ni une nouvelle Eglise ni une communauté séparée du monde mais — comme au siècle suivant les fondateurs de nombreuses sociétés missionnaires ou charitables — des cellules actives à l'intérieur des Eglises établies. Les sociétés étaient en rapports avec l'Eglise morave, l'Eglise hussite de Bohême et Moravie reconstituée à Herrnhut, et utilisaient la littérature de cette Eglise, ses textes journaliers et son psautier, mais ne célébraient jamais la sainte Cène. Leurs membres étaient tenus de participer au culte dominical et au sacrement dans l'Eglise locale, qu'elle fût luthérienne, réformée ou anglicane. Ils devaient être des exemples vivants de la communion et de l'unité profonde qui lient tous les chrétiens quand ils pensent

¹ Cité par F. F. HAGEN dans *Old Landmarks*, Londres 1963.

² *Id.*

³ Sur la « communauté pèlerine » : A. G. SPANGENBERG : *Leben des Herrn von Zinzendorf*, Barby, 1772. — R. A. KNOX : *Enthusiasm*, Londres, 1950. — K. S. LATOURETTE : *Christianity in a Revolutionary Age*, vol. I, Londres, 1959.

Remarquons qu'on écrit Pilgergemeinde et Brüdergemeinde, dans le sens de communauté spirituelle et non politique.

moins à se cramponner à leurs dénominations particulières qu'à aimer et imiter leur Seigneur.

Le succès de ces « cellules de l'unité » fut d'autant plus prodigieux que Zinzendorf n'y apportait ni des idées flamboyantes, ni des actes spectaculaires, ni une secte nouvelle, ni aucun des moyens éprouvés pour attirer les foules. De fait il craignait les grands moyens. Il voyageait volontiers incognito et à pied. Il considérait les vastes rassemblements d'évangélisation tantôt comme des spectacles et tantôt comme des bousculades, mais pas comme des assemblées d'hommes groupés autour de l'Agneau. Il s'adressait aux paysans, aux nobles, aux romanichels, célébrait des cultes dans auberges et châteaux, universités et chaumières. Des sociétés se fondaient à Bâle, Berne et Genève (« Une ville, écrit-il en 1742, si dévouée à la philosophie que, jusqu'à aujourd'hui, elle ne s'est guère soumise à l'ignominie de la croix ! »¹), mais aussi à Copenhague, Oslo et Reval autant qu'à Iéna, Halle, Francfort et Berlin, avec des auditeurs aussi variés que Goethe et Frédéric-Guillaume, le Roi-Sergent. La grande Catherine les invita même à Moscou, où une cellule de l'unité travailla aux contacts entre orthodoxes et luthériens jusqu'à ce que l'invasion napoléonienne la détruisît en 1812.

En Grande-Bretagne, les sociétés « se répandirent comme le feu »² : cinq à Londres, des dizaines dans plusieurs comtés et en Irlande, une cinquantaine au Yorkshire. Des pèlerins accomplirent des milliers de miles pour prêcher l'Evangile de la croix et l'unité créée entre tous les hommes par l'Agneau. Une Eglise morave fut fondée, il est vrai, mais contre l'avis formel de Zinzendorf qui ne l'approuva jamais et qui exprima à plusieurs reprises sa satisfaction de voir qu'elle ne se développait pas. Lui-même resta fidèle à son optique, et il maintint la communauté des pèlerins et les sociétés sur le chemin qu'il leur avait tracé : non pas grouper les amis de l'Eglise morave, mais relier les enfants de Dieu dans le monde entier et leur faire prendre conscience de leur unité profonde.

Jamais auparavant dans l'histoire de l'expansion chrétienne une équipe de témoins si nombreuse et si active n'avait œuvré avec tant de persévérance et de succès pour décourager la croissance de sa propre Eglise. C'est peut-être sous cet angle paradoxal que la convergence³ entre la vision de Zinzendorf et l'optique œcuménique actuelle

¹ Lettre citée par LEWIS, *op. cit.* C'est Lewis qui fait la meilleure analyse des Sociétés. Voir aussi G. HOEK : *Zinzendorfs Begriff der Religion*, Leipzig, 1948.

² J. E. HUTTON : *John Cennick*, Londres, 1906.

³ Cette convergence est soulignée par divers articles de *International Review of Missions*, en particulier en juillet 1932 (Baudert) et octobre 1958 (van der Linde), comme aussi par W. Visser't Hooft dans *The Meaning of Ecumenical*, Londres, 1953.

est la plus frappante, par la netteté avec laquelle l'une et l'autre se distancent des tentations qui ont noms constitution d'une nouvelle Eglise, unité organique, super-Eglise et retour au bercail. Zinzendorf était profondément convaincu que ses disciples, les pèlerins et les disséminés, ne pouvaient être des témoins éloquents et agissants de la réconciliation interconfessionnelle que dans la mesure où ils abandonnaient toute ambition dénominationnelle.

Cette renonciation est-elle utopique ? Le fait est que des Eglises « moraves » se sont constituées en Angleterre et en Amérique du Nord, puis dans tous les continents sous l'impulsion des missionnaires de Herrnhut. Le fait est aussi qu'un « esprit morave », aussi marqué qu'admirable d'ailleurs dans sa profondeur spirituelle et dans son humilité, a subsisté jusqu'à nos jours et tend à se maintenir vis-à-vis des Eglises de la réforme. Une telle évolution est éminemment compréhensible et excusable. Elle était peut-être même inévitable en un temps qui n'était pas mûr pour recevoir les vues prophétiques de Zinzendorf. Elle était naturelle pour une petite communauté placée en face des idées à la fois géniales et sommaires du comte. Mais cette évolution est-elle inéluctable ? Peut-elle être évitée aujourd'hui ? On peut légitimement douter que le XX^e siècle soit plus mûr que le XVIII^e pour accepter un œcuménisme qui — en pratique et sans qu'on ose trop le dire — implique un certain relativisme des traditions confessionnelles. On doit aussi noter avec inquiétude les réactions négatives nombreuses et violentes que le mouvement œcuménique moderne a suscitées au sein du camp réformé déjà bien avant que s'engageât un dialogue avec l'Eglise romaine, ce qui tend à faire de l'œcuménisme un facteur de division — par un effet de retour aussi cruel que celui par lequel des anglicans ont fondé une Eglise libre à la suite de l'appel à l'unité que leur adressait Zinzendorf.

Il existe pourtant un élément nouveau qui a bouleversé la situation et nous empêche d'assimiler l'histoire naissante de l'œcuménisme et celle de l'*Unitas Fratrum* de Zinzendorf : c'est la sécularisation de la société. Le temps de Zinzendorf était encore celui de la chrétienté, celui d'une mentalité et d'une organisation ecclésiastique que nous avons liées au nom de l'empereur Constantin. Il est permis d'estimer qu'en abandonnant le concept socio-géographique de chrétienté, les théologiens et les dirigeants des dénominations chrétiennes sont aussi en train d'abandonner certaines catégories plus proches de la propre justice et du sectarisme que de l'Evangile. Il est permis aussi d'espérer que la profonde humiliation liée à la disparition de l'idéal de chrétienté nous amènera vis-à-vis de la société et des autres confessions à une humilité dont Zinzendorf a donné la preuve qu'elle est indispensable à la réconciliation des frères séparés.

PIERRE VITTOZ.